

## La grande clameur relayée par le Pape François

Bruno Latour,  
article préparé pour un recueil de commentaires  
sur l'encyclique *Laudato Si!*  
édité sous la direction de Mgr Beau,  
Collège des Bernardins, parution prévue septembre 2015

L'audace de l'encyclique *Laudato Si!* n'a d'égale que les efforts multiples pour en assourdir autant que possible le message et les effets. Une fois de plus, les questions écologiques, dès qu'on les introduit dans le cours ordinaire des pensées rabâchées, modifient de fond en comble l'attitude de tous les protagonistes. « Comment un Pape ose-t-il parler d'écologie ? » se demandent aussi bien les fidèles qui attendent d'une encyclique qu'elle réaffirme quelque point de doctrine ou qu'elle éclaire une question de mœurs, que les indifférents qui n'ont jamais de leur vie lu la moindre encyclique, ni attendu quoi que ce soit du magistère de l'Église. De nombreux fidèles se bouchent les oreilles pour ne pas entendre la voix qui appelle à la conversion radicale (§-114. « *Ce qui arrive en ce moment nous met devant l'urgence d'avancer dans une révolution culturelle courageuse* ») pendant que les indifférents se mettent à tendre l'oreille pour écouter la voix de quelqu'un dont ils n'imaginaient pas une seconde qu'elle pouvait être « de leur côté » (§-145 « *L'imposition d'un style de vie hégémonique lié à un mode de production peut être autant nuisible que l'altération des écosystèmes.* »).

Comme tout grand texte religieux et politique, *Laudato Si!* oblige à un réalignment de toutes les positions établies et oblige à prendre parti au milieu de combats dont on ne savait pas qu'ils étaient si violents, ni que l'Église pouvait y prendre une part quelconque. Exilée depuis longtemps hors des innovations politiques, morales, intellectuelles ; limitée jusqu'ici au maintien plus ou moins rigide du « trésor de la foi » et du rappel de la police des mœurs, voilà qu'elle émet un message qui la place au cœur des disputes les plus vives comme si elle était encore présente à l'histoire. Quoi ? Le Pape aurait-il écrit une nouvelle version du *Manifeste du Parti Communiste* ? Certains s'en indignent, d'autres s'en réjouissent. Tout le monde est surpris. Surtout, étouffons l'affaire au plus vite ! Le Vatican c'est du passé, ce ne peut pas être le présent...

Et pourtant, si la puissance de renouvellement de *Laudato Si!* est si forte, c'est parce que son auteur — et ce texte, aussi étonnant que cela puisse paraître pour une encyclique, a un auteur, une plume, une voix —, c'est à cause, me semble-t-il, de deux innovations majeures : le lien de l'écologie avec l'injustice ; la reconnaissance de la puissance d'agir et de pâtir de la terre

même. De façon bien intéressante, ces deux innovations sont associées à l'étrange mot de « clameur » dont François se fait le relais, l'amplificateur et l'interprète (l'anglais traduit par « cry » l'italien « grido ») :

« §-49 Une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, **pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres** ». (souligné dans le texte)

Voilà déjà un tournant d'une importance majeure : les écologistes — qu'ils soient superficiels ou profonds — restent obsédés par la « nature » qu'ils souhaitent défendre ou protéger ; ils paraissent toujours moins sensibles aux inégalités, aux injustices, à la misère. Au point que l'on continue à opposer sur l'échiquier politique ceux qui se préoccupent des « questions écologiques » et ceux qui mettent d'abord en avant « les questions sociales » — sans oublier l'étrange opposition, à gauche comme à droite, entre l'écologie et l'économie. Dans l'encyclique, d'une phrase, la question est réglée : il n'y a qu'une clameur et celle-ci n'est pas du tout émise par les anciens émetteurs de l'« écologie » et de la « société », mais par « la terre » et « les pauvres ». Tous les mots comptent : la terre ce n'est pas n'importe quel coin de la nature ; les pauvres ne sont pas n'importe quels humains, n'importe quels êtres sociaux. Ce qui rend leur clameur d'autant plus violente pour ceux qui se mettent à l'entendre, c'est qu'elle reste encore inarticulée.

Mais comment peut-on parler d'une clameur émise *par la terre* ? C'est là que réside la deuxième innovation. La surprise est bien amenée, il faut le reconnaître : Jorge Mario Bergoglio semble n'avoir pris le nom de François que pour donner un poids théologique nouveau à ce *Cantique des Créatures* qui sert depuis cinquante ans de protection bien fragile à tous les catholiques accusés d'avoir embrassé une théologie qui justifie le ravage de la planète en renforçant l'idée d'une « domination de l'homme sur la nature ». « Oui, oui » disaient jusque là les théologiens, bien embarrassés par l'accusation d'indifférence à la destruction écologique, « mais quand même, lisez le *Cantique de Saint François* : ne voyez vous pas comme nous respectons, et même nous nous enchantons, des fleurs, des oiseaux, de vent et de l'eau des rivières ? ». Des centaines de volume contre les dangers du matérialisme, de l'immanence, du modernisme, de la technique, de la science, de l'adoration de la matière ; une indifférence totale aux entreprises de destruction planétaire ; une destruction toujours vive de toutes les anciennes cultures dites, bien à tort, « païennes », et, en face, le tout petit *Cantique*...

Je le trouvais sympathique, moi aussi, ce *Cantique*, mais, pour tout dire, je le trouvais bien fade et je m'étais même fait une doctrine : si l'on doit parler

sérieusement de théologie écologique, alors qu'on s'abstienne de le citer... Eh bien ! je me trompais, le Pape François me remet dans le droit chemin par cette seule petite phrase :

« §-53. Ces situations provoquent les gémissements de sœur terre, qui se joignent au gémissement des abandonnés du monde, dans une clameur (lamento dans la version italienne) exigeant de nous une autre direction. »

Une clameur, un lamento, ce n'est pas un message, une doctrine, un slogan, un avis, un fait ; c'est quelque chose qui se trouve entre le cri, le signal, la rumeur, le bruit et l'alarme, quelque chose, en tout cas, qui rend attentif et qui, en effet, exige qu'on écoute ce qui vient d'« une autre direction ». Par définition, une clameur c'est un bruit immense qui alerte et pour lequel on n'a pas de décodeur. La clameur ne dit rien : elle fait tourner la tête.

Mais comment peut-il s'agir de « gémissements » ? L'encyclique débute par cette étrange configuration empruntée d'abord au texte même du Cantique des Créatures :

« §-1 'Loué sois-tu, mon Seigneur, pour **sœur notre mère la terre**, qui nous soutient et nous **gouverne**, et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe' »

qui est ensuite commenté de la façon suivante :

« §-2 Cette **sœur crie en raison des dégâts que nous lui causons** par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposés en elle. Nous avons grandi en pensant que nous étions ses propriétaires et ses dominateurs, **autorisés à l'exploiter**. La violence qu'il y a dans le cœur humain blessé par le péché se manifeste aussi à travers les symptômes de maladie que nous observons dans le sol, dans l'eau, dans l'air et dans les êtres vivants. C'est **pourquoi, parmi les pauvres les plus abandonnés et maltraités, se trouve notre terre opprimée et dévastée, qui 'gémît en travail d'enfantement'** (Rm 8, 22) ».

C'est dans ce début bien étrange que se décide l'originalité de ce texte de combat : le Cantique de St François et, en particulier, cette bizarre généalogie de la terre mère et sœur douée de la capacité de « soutenir et de gouverner », avait conservé jusqu'ici un aspect poétique, bucolique, médiéval ; ce n'était qu'une joliesse du passé, quelque chose de sympathiquement franciscain. En tout cas, personne n'aurait pu prendre cette curieuse métaphore pour une description littérale d'un état de fait. Descartes était passé par là. Cela fait bien trois siècles qu'aucun bon catholique ne peut plus parler de la terre comme si elle était sa mère ou sa sœur (et encore moins comme « sœur notre mère la terre » !). Pourquoi avoir demandé aux missionnaires envoyés à travers le monde de renverser les autels de tous les cultes à la terre mère, si c'est pour émettre, en 2015, à partir

du centre même du Vatican, un éloge de cette puissance archaïque ? Quand même, nous ne sommes pas des sauvages !

Mais en établissant le stupéfiant court-circuit avec l'écologie, d'un seul coup, avec une brutalité stupéfiante, la terre mère sœur (d'autres l'appelleraient Gaïa) devient une puissance d'agir, une capacité de pâtir, de souffrir, de gémir qui devient cette fois-ci littérale et non plus métaphorique. Ce qui résonnait jusque là comme un archaïsme du Moyen Age et de son analogisme généralisée (§-12 « *La grandeur et la beauté des créatures font contempler, par analogie, leur Auteur* » dit encore St François citant le livre de la Sagesse), devient la présence urgente d'une entité nouvelle, jamais considérée jusqu'ici comme telle par la théologie chrétienne : « Parmi les pauvres les plus abandonnés et maltraités » (et donc à la place d'honneur de la chrétienté, dirait Péguy) « se trouve notre terre opprimée et dévastée ». Et l'innovation théologique est encore amplifiée par la citation de Rm 8-22 qui vient placer les gémissements de la terre exploitée au même niveau que la Création « en travail d'enfantement ». L'amalgame est stupéfiant : la Création, la terre, la nature, les pauvres, tout cela dans une même généalogie de violence et d'accouchement douloureux. Décidemment la théologie politique n'a pas fini de nous étonner : elle peut encore innover en retaillant tous les mythes pour en habiller le temps présent.

S'agit-il d'un ensauvagement de la théologie ? Le Vatican basculerait-il dans le style New Age ? Il est vrai que, contrairement à ses prédécesseurs, le Pape François ne passe guère de temps à condamner le « paganisme » attribué jusqu'ici à la sensibilité écologique. Il fait le service minimum : le mot « immanence » qui sert d'habitude à flétrir le naturalisme, n'est prononcé qu'une seule fois (§-119 « *Ce serait un individualisme romantique, déguisé en beauté écologique, et un enfermement asphyxiant dans l'immanence* »). Et tout juste, mais vraiment du bout des lèvres, condamne-t-il fort classiquement la divinisation de la terre (§-90 « *Cela ne suppose pas non plus une divinisation de la terre qui nous priverait de l'appel à collaborer avec elle et à protéger sa fragilité.* »), terme d'ailleurs bien instable puisqu'il fait pendant avec un autre usage du même terme, cette fois positif qui n'est pas si facile à différencier du précédent (§-236 « *la création est tendue vers la divinisation, vers les saintes noces, vers l'unification avec le Créateur lui-même* ». Entre la terre et la Création, la distinction est devenue bien subtile. Or, cela ne semble pas embarrasser le pape François. Après tout, n'est-il pas latino-américain ? Le continent qui a subi la prise la plus violente de sa terre entend bien différemment de

l'Europe la clameur de la Terre et des pauvres. Chose étonnante, la tonalité générale du texte est, j'ose à peine l'écrire, pluraliste :

*« §-63 Si nous cherchons vraiment à construire une écologie qui nous permette de restaurer tout ce que nous avons détruit, alors aucune branche des sciences et aucune forme de sagesse ne peut être laissée de côté, la sagesse religieuse non plus, avec son langage propre. »*

Non décidemment, l'encyclique n'a pas pour but de condamner des erreurs doctrinales (le « relativisme » est certes critiqué, mais dans sa dimension pratique §-122). Elle encourage la science autant que le respect (respect hélas bien nouveau) pour les autres sagesse. Mais ce qui rend le texte encore plus étonnant, et qui explique l'agacement prodigieux de ceux qui ne veulent en aucun cas faire de l'écologie une question spirituelle — ou qui seraient au contraire prêt à s'y intéresser du bout des lèvres si cette question restait simplement spirituelle —, c'est que le Pape François se met brusquement à être spécifique et à désigner nommément les ennemis responsables de la situation. L'encyclique décrit explicitement ce qu'elle ne doit pas être :

*§-54 « Ainsi, on peut seulement s'attendre à quelques déclarations superficielles, quelques actions philanthropiques isolées, voire des efforts pour montrer une sensibilité envers l'environnement, quand, en réalité, toute tentative des organisations sociales pour modifier les choses sera vue comme une gêne provoquée par des utopistes romantiques ou comme un obstacle à contourner. »*

S'il en était resté à la réinterprétation quelque peu échevelée du Cantique des Créatures, on aurait pu lui pardonner, mais en plus le Pape en tire des conséquences directes sur les positions des uns et des autres (financiers, émetteurs de CO<sub>2</sub>, industriels, et autres pollueurs) ! Des passages entiers de l'encyclique se lisent comme un résumé des articles de politique climatique sur les océans, le sol, les marchés de carbone, l'urbanisme, les déchets. Comme l'affichait une bannière lors de la grande manifestation pour le climat à Manhattan en septembre 2014, Bergoglio pourrait lui aussi s'écrier : « Nous savons qui est responsable ! ».

Une encyclique qui serait non seulement New Age, mais en plus anticapitaliste ? Mais où va-t-on ? Et là de nouveau tout se brouille, je veux dire que tout redevient intéressant. On était habitué aux encycliques antimodernistes — elles remplissent le siècle passé, même si elles sont devenues chaque fois plus inaudibles. Or, il s'agit maintenant d'une encyclique révolutionnaire en ce sens doublement étonnant qu'en critiquant elle aussi le monde moderne, elle rejoint à sa façon, par l'écologie, ce qu'il y a de plus contemporain ! Entre modernisation et écologisation il va

falloir choisir, nous le savons bien, mais ce que nous ne savions pas c'est que la sœur-mère-terre pouvait aussi devenir une façon d'analyser, d'observer, de révolutionner la situation présente.

La théologie politique avait inventé, au XVII<sup>ème</sup> siècle, une solution de séparation instable entre la religion — devenue intérieure par abandon de tout lien avec le cosmos — et le reste de la vie moderne — science, technique, économie — qui remplissait le monde. Or, l'irruption de l'écologie bouleverse cette solution bancale en obligeant la religion à reparler du cosmos, mais tout autrement — et donc à refaire de la politique, là aussi tout autrement ! Oui bien sûr, *Laudato Si!* est un drôle de texte, prolix, foisonnant, contradictoire, répétitif, mais c'est parce qu'il est, lui aussi, le relais de cette grande clameur impossible à décoder rapidement qui oblige à tendre l'oreille, à tourner la tête vers ces autres acteurs si différents de la nature et de l'humanité : une terre sœur mère dont nous avons un peu oublié qu'elle est capable de pâtir, elle aussi, comme les pauvres qui y sont emmêlés. Aux lecteurs de relayer, à leur tour, cette grande clameur...